

Au sommaire

Diane Godin

Numéro 107 (2), 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26149ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Godin, D. (2003). Au sommaire. *Jeu*, (107), 5–7.

Au sommaire

Échos des années 50

Le mot « répertoire » évoque d'emblée des noms comme Shakespeare, Molière ou Goldoni, dont les œuvres semblent apparaître avec la régularité d'un métronome dans la programmation de nos théâtres. Mais il existe évidemment d'autres répertoires, plus près de la réalité contemporaine et peut-être moins explorés, dans certains cas, par les metteurs en scène québécois. Les deux dernières saisons théâtrales ont pourtant été marquées par plusieurs productions s'attachant à l'univers de certains auteurs des années 50, incluant les pièces d'un dramaturge contemporain, Hervé Blutsch, qui s'inscrit dans la lignée du théâtre de l'absurde et de ses délires langagiers. Beckett et Ionesco, bien sûr, ont toujours eu la cote et continuent de titiller l'imagination de nombreux metteurs en scène. Mais qu'en est-il de Queneau, Pinget, Sarraute, dont nous avons pu voir les textes montés récemment ? Force est de constater qu'on les avait peu vus jusqu'à maintenant. Queneau avait fait l'objet d'un spectacle du Théâtre UBU en 1988, reprenant les célèbres *Exercices de style* ; Buissonneau s'intéresse quant à lui à Tardieu depuis plusieurs années déjà ; on peut mentionner également le Groupe Audubon, aujourd'hui dissous, qui nous avait délectés dans les années 90 avec des collages de textes de Boris Vian. Mais, en règle générale, le répertoire européen d'après-guerre se fait plutôt discret sur nos scènes. Certaines productions récentes nous semblaient donc dignes de mention, et un dossier consacré à leurs auteurs l'occasion de nous pencher sur la pertinence de ces textes aujourd'hui. Le théâtre de l'absurde (ou ce qu'on a appelé ainsi), celui du « soupçon » (Sarraute), les jeux de déconstruction et d'interrogations sur le langage ou la mémoire, tous ces aspects peuvent sans aucun doute, devraient en tout cas, faire écho à des préoccupations actuelles : désarroi, dérive d'une jeunesse privée d'idéaux et enfermée dans un éternel présent (on n'enseigne plus l'histoire ; l'avenir, quant à lui, semble plutôt menaçant...), présence de plus en plus submergeante, abêtissante des lieux communs et de la connerie publicitaire, qui tue plus sûrement qu'une bombe au phosphore le mouvement de la pensée, de l'imaginaire, de la poésie...



Nous avons choisi d'ouvrir ce dossier avec deux articles consacrés à la présentation du fameux *En attendant Godot* de Beckett, revisité par le metteur en scène belge Lorent Wanson, qui fut l'invité du Théâtre Denise-Pelletier en octobre 2002. Johanne Bénard rend compte de ce spectacle qui a certainement réussi à renouveler notre intérêt pour l'univers beckettien, inscrivant d'emblée la dimension métaphysique de la pièce dans un espace urbain quelque peu désœuvré où Vladimir et Estragon apparaissaient dans toute « l'énergie brute de la jeunesse », et soulignant du même coup (de théâtre) le caractère politique d'une œuvre

qui semblait jusqu'alors exclure un tel aspect. Louise Vigeant a pour sa part recueilli les propos de Lorent Wanson, rencontré lors de son passage à Montréal : il nous explique les différentes étapes ayant présidé à l'élaboration de ce spectacle, qui touchait d'autant plus la jeune génération qu'elle a pu y voir le reflet d'une société dans laquelle le mot de Beckett, « rien à faire », avait une connotation troublante et bien réelle. Wladimir Kryszynski nous propose ensuite un nouveau regard sur l'œuvre de Ionesco, qui ne serait pas, selon lui, à ranger du côté du théâtre de l'absurde, mais aurait davantage partie liée avec une esthétique du paroxysme qui vise « à pousser à l'extrême limite une situation, un discours, un rôle ou un événement », provoquant « une prise de conscience de la force expressive du théâtre, et de la relativité des choses ». Marie-Andrée Brault nous livre quant à elle ses impressions sur le spectacle *Abel et Bela*, une pièce de Robert Pinget présentée par le Théâtre de Fortune en décembre dernier, et en profite pour nous dévoiler le parcours de ce discret nouveau romancier, ami de Beckett, qui considérait le théâtre « comme étant d'abord et avant tout une mise à l'épreuve de la parole, une mise en scène des voix qui relègue l'aspect visuel au rang d'accessoire ».

L'incontournable Beckett, d'ailleurs, fait l'objet d'un second article de Johanne Bénard, qui s'est intéressée cette fois à la reprise de *la Dernière Bande* au Rideau Vert, texte marquant pour le metteur en scène Denis Marleau, qui l'avait déjà monté en 1994 et déclare vouloir le reprendre d'ici une huitaine d'années, de même que pour le cinéaste Atom Egoyan, qui présentait à l'automne 2002, au Musée d'art contemporain de Montréal, une installation intitulée *Hors d'usage/Out of use*, directement inspirée de cette pièce. Je signe pour ma part un article sur *Elle est là* de Nathalie Sarraute, qu'on a pu voir à l'Espace GO l'hiver dernier, et tente pour l'occasion de lever le voile sur l'œuvre dramatique d'un écrivain fascinant qui use abondamment des lieux communs « à la fois pour s'inscrire dans le tissu social et pour s'en distancier ». Cap ensuite sur l'œuvre de Queneau, plus précisément sur *Zazie dans le métro* : Marie-Andrée Brault nous parle de l'adaptation scénique qu'en a fait Frédéric Dubois, du Théâtre des Fonds de Tiroirs, et Johanne Bénard propose une analyse comparative de cette production avec le célèbre film de Louis Malle. Hervé Blutsch : ce nom vous dit peut-être quelque chose, ou peut-être pas ; en lisant l'article de Philip Wickham, vous en apprendrez davantage sur cet auteur français à la personnalité déconcertante, voire incertaine, qui possède déjà à son actif une dizaine de pièces rassemblées sous le titre de *Théâtre incomplet*. Allez-y voir... Enfin, pour clore ce dossier, le sociologue Jean-François Morrisette s'est penché sur *la Cantatrice chauve* et *la Leçon* de Ionesco, et examine le rôle que joue le langage dans ces deux pièces, à la lumière d'un ordre social structuré par la communication.

Créations, relectures, franges, etc.

Outre ce volumineux dossier, nous vous invitons à jeter un coup d'œil sur les nombreuses rubriques qui composent ce numéro, dont le volet Création, qui fait une large part aux Coups de théâtre 2002, événement toujours très attendu du jeune public, et





auquel Patricia Belzil, Michel Vaïs et Guylaine Massoutre ont pu assister. Également sous cette rubrique, *la Fête des morts*, de Momentum, un spectacle plutôt chaleureux malgré le lieu incongru et glacial où il se déroulait, soit le cimetière Mont-Royal : les membres de la rédaction ont voulu commenter ici l'expérience de leur séjour au royaume des défunts, et ce de manière tout à fait subjective. Au sommaire également, les pièces récentes d'Évelyne de la Chenelière (*Au bout du fil*), de Jean-François Casabonne (*la Traversée*), de François Létourneau (*Cheech*), de Michel Tremblay (*le Passé antérieur*). Côté Relecture, on trouvera notamment deux comptes rendus fort éclairants de l'*Oreste* d'Euripide, présenté par le Théâtre de l'Opsis, tandis que la dernière production du Théâtre UBU, *Quelqu'un va venir*, fait l'objet de commentaires à la fois sur la mise en scène que nous en proposait Denis Marleau et sur l'œuvre de cet écrivain norvégien encore peu connu au Québec : Jon Fosse.

La section Franges propose cette fois-ci un survol de l'événement les Voies du mime, présenté à l'automne 2002, un regard critique sur le radio-feuilleton *Au tour de Nana*, inspiré du cycle romanesque « Les Chroniques du Plateau Mont-Royal » de Michel Tremblay, un regard non moins critique sur l'opéra *The Rape of Lucretia* et une incursion dans l'univers énigmatique du butô. Ludovic Fouquet nous propose quant à lui de suivre les dernières étapes de création du *Zulu Time* de Robert Lepage, avant la série de représentations montréalaises en 2002. Enfin, Manuel Vieites rend compte des sujets abordés lors de la dernière Rencontre mondiale des arts de Valence et, de Paris, Sylvain Schryburt s'est renseigné sur les pratiques de la critique théâtrale dans une ville qui, pour une même période, peut offrir à ses habitants et visiteurs pas moins de deux cent cinquante pièces différentes...

Outre l'éditorial de Louise Vigeant, ce numéro s'ouvre sur un hommage au costumier Luc J. Béland, disparu récemment. Luce Pelletier y salue le concepteur doué et l'ami cher.

Bonne lecture !

DIANE GODIN